

Qui a peur du méchant loup ?

Alain Thévenet

En-deçà d'une limite à l'intérieur de moi, du moi de l'enfant que j'étais et du moi enfant qui est toujours en moi, il y a la peur. En deçà d'une limite dans le temps, il y a l'enfant que j'étais. Ces limites peuvent-elles se franchir, et comment ? Y a-t-il un retour possible ?

Ce que font les enfants de la peur

La peur, c'est par exemple le cauchemar, ce que connaissent bien les enfants. C'est aussi, qui l'environne ou le précède, toute cette étrangeté qui se manifeste la nuit.

Xavier vient trouver le psychologue parce que, la nuit, il a un vampire dans son placard. Il le décrit. Une horreur. Ça dégouline, ça suinte, et ça pique de partout. Il y a un problème supplémentaire, et c'est ce qui inquiète le plus sa mère : ce vampire est son copain. Et lorsqu'il l'avoue, un éclair de plaisir illumine son visage.

Patrice a fait un cauchemar horrible : un loup le poursuivait, le poursuivait, longuement. Et lorsqu'il l'atteignit, il le transperça d'un coup de poignard dans les reins. À cette évocation, un frisson le saisit encore. Frisson de peur ou de plaisir ? Ce loup avait un nom ; il s'appelait Petit-Loup.

Éric est venu consulter au Centre médico-psychologique à onze ans. Le professeur de français avait donné un sujet de rédaction : « Racontez ce que vous feriez si vous étiez libre ». Il aurait accumulé de l'essence dans la cave du collègue et y aurait mis le feu. Le professeur s'est inquiété et l'a envoyé consulter le psychologue (dans ce cas précis, et pour d'autres raisons, il n'avait pas tort). Éric se justifie : il n'y avait pas de quoi s'affoler, c'était juste son imagination. Quelques années plus tard, il vient en séance l'avant-bras tailladé (il se dit alors proche des néo-

gothiques). Mon inquiétude doit transparaître, puisqu'il me demande, la fois suivante, pourquoi j'ai eu peur. «C'était simplement pour sentir ce que cela faisait», me dit-il.

Cet autre adolescent avoue traîner dans des lieux qu'il imagine pleins de dangers, dans l'espoir de pouvoir, enfin, affronter ce danger qu'on lui a présenté sous des formes tellement terrifiantes qu'il en devient délectable. Pressent-il de quelle sorte de danger il peut s'agir ? Ce n'est même pas sûr.

Cette enfant de trois ans, à toute nouveauté ou à tout bruit inconnu, se répète, à la suite : «Peur ? Pas peur ? ».

Moi-même, je me souviens... J'avais neuf ans, je crois. Pendant quelque mois, j'ai eu, la nuit, une peur atroce. Ce qui m'effrayait le plus, c'est que, jusque-là, je n'avais jamais connu cela. C'est passé lorsque j'ai fini par attendre cette peur et, d'une certaine manière, l'appréhender sans peur. Que fait-on de sa peur lorsqu'on est enfant ? Peut-être qu'on l'apprivoise, qu'on en fait une compagne familière, qu'on joue avec elle... Ce qui était au fond de nous, on le fait remonter à la surface, on lui donne un sens. Cette peur, qui renvoie à une angoisse plus archaïque, on la fait sienne, même si on l'accroche à des événements ou à des

faits qu'on a pêchés dans la réalité et même si on accepte de la partager¹.

D'où l'intérêt pour les contes de fées, dont il est question ailleurs dans cette revue. Ou, dans un autre registre, pour les films «gore», lorsqu'on est plus grand, ou de manière plus malsaine, pour les faits divers sordides.

Les grands aussi ont peur

Et puis, on devient adulte. Bien sûr, la peur est toujours là. Mais il faut s'en détacher. Ou alors, c'est qu'on n'a pas su mûrir. Ou bien c'est qu'on est fou. Au minimum, cette peur, il faut la confier à un psy qui, dans le meilleur des cas, vous la restituera et vous aidera à la faire vôtre.

Mais la solution la plus simple consiste à lui trouver une cause extérieure à soi, des dangers réels qui ne sont pas toujours fantasmatiques, mais qui prennent une importance démesurée.

Par exemple, l'insécurité. Pas de problème, elle est toujours là. Ne serait-ce que parce que nous ne savons ni quand, ni comment nous allons mourir, ou perdre ceux que nous aimons. C'est, bien sûr, la même peur qu'éprouvait, au fond, l'enfant. Mais il ne disposait pas des mêmes facilités pour la mettre ailleurs.

Il y a aussi les cauchemars qui reviennent. Et qui nous rappellent que nous sommes encore des enfants. Mais le jour venu, on les cache, on les oublie. Nous qui sommes des adultes sérieux et responsables, ce ne peut être de notre enfance qu'il s'agit. Donc, retour aux peurs qu'on peut identifier. Comme celles-ci sont évidemment liées au contexte économique et social, elles sont en même temps bien utiles aux pouvoirs institués qui affirment être seuls en mesure de les combattre.

Ainsi, depuis plusieurs années, on se confronte à des peurs bien utiles : le terroriste, le pédophile et les enfants,

1. Cependant, il arrive que la réalité et son horreur fassent irruption dans la vie d'un enfant d'une façon telle que la terreur peut difficilement être intégrée. Écrivant ceci, je pense à X. Originaire d'un pays de l'ex-URSS, il a vu, à quatorze ans, son père et sa mère massacrés devant lui. Un ami de son père l'a fait passer en France, où il s'est trouvé perdu, ne comprenant pas un mot, errant dans les rues avant d'être pris en charge. Il fait maintenant un apprentissage et tente de se reconstituer ; il a une amie. Il n'est pas question pour lui de retourner dans son pays et d'y retrouver l'horreur. Cependant, dans quelques mois, il sera majeur et l'asile lui sera vraisemblablement refusé, son pays étant maintenant considéré comme « sûr ».



La chasse aux enfants

Assez plaisanté ! Nous ne rêvons pas, quand même, lorsque nous croisons des groupes de gamins qui nous regardent bizarrement, qui éclatent parfois de rire sur notre passage... Il s'agit bien, aussi, de ceux qui viendront après, ou qui étaient déjà là avant. Qui viennent d'ailleurs, dans tous les cas, car il ne peut s'agir de nos propres enfants que nous savons si bien protéger. Il ne s'agit pas non plus des enfants que nous étions naguère qui parfois se permettaient bien quelques incartades, mais qui étaient sans conséquence.

Nous ne rêvons pas non plus en croisant, au pied de nos immeubles, ces adolescents, parfois très jeunes, dont les cigarettes exhalent des odeurs étranges et qui complotent à voix basse, ou très haute, on ne sait quoi, mais sûrement quelque attentat terroriste. Nous ne rêvons pas non plus lorsqu'on nous apprend que les professeurs, dans tel ou tel collège, ont reçu des menaces.

Il n'est pas possible que ces enfants-là soient de véritables enfants. Sans doute viennent-ils d'ailleurs; des extra-terrestres peut-être, en tout cas des extra-européens. Il faut donc, avant tout, s'en défendre et, si nécessaire, les envoyer en prison dès dix ans. Il faudra aussi éduquer, par la force, les parents incapables à éduquer leurs enfants; puis il faudra éduquer les éducateurs de parents à être des éducateurs de parents et ainsi de suite...

Monsieur Sarkozy, celui qui nous comprend si bien, et qui n'est pas raciste, la preuve, c'est qu'il est copain avec les imams, s'en occupe et lui, au moins, ce n'est pas un intellectuel. Il faut que tout le monde s'y mette, main dans la main, flics, médecins, éducateurs, concierges, etc. Ce n'est pas de la délation, c'est de la prévention. Et si ça les énerve, ces jeunes,

dangers toujours latents, mais qui quelquefois éclatent au grand jour, si l'on peut dire, puisque ça se passe en général la nuit, ce qui nous renvoie aux cauchemars. Derrière les deux premiers, il n'est pas difficile de retrouver des peurs infantiles, par exemple celle de l'ogre. Inutile de se souvenir que le terrorisme fait infiniment moins de victimes que la faim et la misère. Ou même que les accidents de la circulation. Quant au pédophile, il ne se rencontre quand même pas à tous les coins de rue, mais cette peur invite à garder ses enfants à l'abri, bien au chaud au sein du cocon familial, dans lequel les violences faites aux mineurs sont d'ailleurs les plus nombreuses, qu'il s'agisse d'atteintes sexuelles ou de violences physiques.

Il y a aussi des enfants qui deviennent fous, et qui tuent père, mère ou professeur, ou tirent au hasard dans la rue, ou dans les couloirs de leur lycée. Comme les adultes, et sans doute pas plus aujourd'hui qu'hier.

Avoir peur des enfants ? Il s'agit évidemment des enfants des autres; c'est aussi une raison pour garder les siens à l'abri, les surveiller, les protéger et les contrôler. Mais s'il leur arrive de traverser la réalité, les enfants fous ou réellement dangereux se retrouvent encore bien plus dans les films : enfants étranges, dont l'étrangeté ne se manifeste que peu à peu, insensiblement et d'une manière d'autant plus inquiétante qu'ils apparaissent d'abord comme de petits anges. Quelle exquise angoisse ! Semblable à celle que nous éprouvions, enfants, à nous raconter à nous-mêmes des histoires qui font peur.

Qui a peur du méchant loup

c'est bien la preuve qu'ils ne comprennent pas qu'on ne veut que leur bien. Ils sont pervers dans l'âme qu'ils n'ont pas. Ce sont nos ennemis.

Un des rêves que nous avons tous, c'est de pouvoir tout contrôler, tout connaître de tous, et surtout de ceux qui nous inquiètent. Monsieur Sarkozy l'a bien compris qui dit : « La première [priorité] est celle de la prévention de la délinquance des mineurs. Il faudra encourager et vous engager dans toutes les pratiques relatives à la détection précoce en amont du passage à l'acte. [...] Il faut aussi lutter plus efficacement contre l'absentéisme scolaire, qui est un fléau sur lequel nous fermons trop facilement les yeux, en même temps qu'il est un indicateur déterminant des difficultés qu'un enfant rencontre². » Une solution, à laquelle songeait déjà Helvétius. « L'internat scolaire peut faire utilement partie de la palette des solutions proposées aux jeunes en difficulté pour leur permettre de mettre de la distance avec un milieu déstructuré et d'avoir de meilleures chances de réussite³. » Ce dernier point ne s'appuie évidemment sur aucune expérience et, à dire vrai, ne fait que créer un palier vers l'ouverture prévue et entamée de prisons pour enfants.

Mais bien sûr, la police a besoin de la collaboration de tous pour mener à bien sa tâche de protection ; c'est pour cela sans doute qu'il était question de « protéger » les enfants en difficulté. Ce n'est que deux mois plus tard que M. Sarkozy se lâchera en parlant de « racaille ». Ce qui, notons-le, n'est pas tant méprisant à l'égard des jeunes de

banlieue, provoqués et catégorisés ainsi comme ennemis, qu'à l'égard du bon peuple qu'on vient avec démagogie et paternalisme appuyé de classer dans la place de malheureuses victimes qui viennent pleurer auprès de Papa-État. En attendant : « La deuxième [priorité] est celle du nécessaire renforcement de la présence et de l'intervention des professions de la psychologie dans la résolution des problèmes que notre société doit affronter. »

Nous y voilà. On a bien vu que quelques travailleurs sociaux renâclaient, en particulier les éducateurs de rue à qui ces dispositions rendaient le travail littéralement impossible. Il est utile, dans ces cas-là, de se trouver une caution « scientifique ». Opportunément surgit une étude de l'INSERM⁴.

Ce que disent les « savants »

Les rédacteurs en sont providentiellement des partisans de la psychologie génétique. Je n'en profiterai pas pour faire une attaque en règle contre celle-ci et pour entrer dans le combat d'école qui les oppose aux tenants de la psychanalyse. Si leurs critères ne sont pas les mêmes, ceux-ci, qui ont longtemps tenu



2. Intervention de M. Sarkozy le 27/09/2005 à la deuxième rencontre Police-Gendarmerie.

3. *Ibid.*

4. *Troubles des conduites chez l'enfant et l'adolescent*, Expertise INSERM, septembre 2005.

le haut du pavé, se sont souvent livrés eux aussi à de multiples tentatives de catégorisation des individus. Et j'ai trop souvent assisté, naguère, à de longues et abstruses péroraisons pendant que des enfants autistes, à côté, se tapaient la tête contre les murs, pour ne pas reconnaître l'acquis de la psychologie cognitive, au moins dans le domaine de l'autisme. Mais il y a des limites. Ça leur a fait enfler les chevilles... Et, d'une manière générale, les chercheurs devraient bien, avant d'entreprendre quelque recherche que ce soit, se demander à quoi elle va servir et qui la finance ou la commande. Alexis Carrel, jadis, s'était ainsi laissé entraîner sur une pente glissante. Et l'on a vu de très sérieuses études, aux USA, démontrer que les Noirs avaient un niveau intellectuel inférieur à celui des Blancs.

On connaissait déjà l'hyperactivité : difficulté à fixer son attention, bouge sans arrêt, ne peut pas s'empêcher de faire des conneries. Passe encore. J'ai vu quelquefois des gamins très malheureux de ne pouvoir tenir en place et d'être incapables de s'attacher vraiment à ce qui les intéressait pourtant. Malheureux aussi, il faut quand même l'ajouter, du rejet que cela entraînait. Et si des médicaments (qui paradoxalement sont des psychostimulants) peuvent les aider à se sentir mieux et à pouvoir parfois mener à bien ce qu'ils avaient décidé d'entreprendre, pourquoi pas. Je ne suis pas de ceux qui sont prêts à laisser souffrir les autres, au nom des grands principes. C'est peut-être génétique, peut-être pas, je n'en sais rien, mais je sais que, à part l'hyperactivité et les difficultés que cela leur cause, ils ont parfois envie d'exprimer des choses, parfois pas. Je me pose quand même des questions. Qu'est-ce que cela signifie, qu'on en parle tant ? Est-ce que par hasard ça n'aurait pas un sens, ou ça ne prendrait pas un sens dans une société donnée. Au XIX^e siècle, la grande

maladie des adolescents, c'était la masturbation. Du moins dans la bourgeoisie, car les enfants du peuple se masturbaient allégrement et sans problème, ce qui prouve qu'ils avaient déjà le vice collé au corps, ou à l'âme, comme on voudra. Compte tenu de l'évolution des mœurs, il est aujourd'hui difficile de considérer la masturbation comme une maladie, ni même comme un vice. C'est plutôt son absence qui serait considérée d'un œil soupçonneux. Car il importe toujours d'être dans la norme, quelle que soit celle-ci. Mais masturbation et hyperactivité ont au moins une chose en commun : elles sont improductives. Ce n'est pas en se masturbant qu'on pouvait faire de belles familles ; ce n'est pas en étant hyperactif qu'on fera un bon travailleur.

Le rapport de l'INSERM est consacré principalement aux « Troubles De la Conduite » et l'hyperactivité (scientifiquement nommée TDAH, ce qui cache Troubles Déficit de l'Attention/ Hyperactivité, les sigles énigmatiques, ça fait sérieux et moderne) n'est citée que pour ses liens éventuels avec ces TDC. On apprend également, avec une certaine surprise, l'existence d'un troisième personnage dénommé TOP (Trouble Oppositionnel avec Provocation). Toutes ces dénominations, distinctions, relations, ne sont pas surgies du cerveau fiévreux de quelque malade atteint d'un TOC (Trouble Obsessionnel Compulsif), mais sont bel et bien inscrites au registre de la DSM IV, recueil officiel, d'origine américaine, de toutes les maladies et, plus largement, de tout ce qui pose problème à l'Occidental policé.

Pendant une bonne partie du rapport, les auteurs discutent. Ces trois T sont-ils liés, comment, lequel commence le plus tôt, à quel âge le pronostic est le plus mauvais, les garçons sont-ils plus atteints que les filles ? Tout cela est bien

embrouillé, les avis divergent, et pourtant, c'est important, cette histoire de diagnostics... D'ailleurs les auteurs du rapport se sont trouvés un ancêtre de leur recherche : Lombroso, cité en note 2. Lombroso, vous savez, celui qui avait trouvé que les anarchistes avaient un front bizarre.

Voyons, par exemple, ce qui permet de porter un diagnostic de TOP (je rappelle, pour les ignares, qu'il s'agit de Trouble Oppositionnel avec Provocation). Le DSM IV l'affirme, mais la CIM 10 n'est pas d'accord et pense que les TOP sont une sous-catégorie des TDC. Ou alors c'est le contraire. Vous suivez toujours ? Bon, toujours est-il qu'il faut être rigoureux, l'important, c'est de définir les critères diagnostics. Ne lésinons pas, il en faut quatre parmi les huit suivants : 1. Se met souvent en colère. 2. Contesté souvent ce que disent les adultes. 3. S'oppose souvent activement ou refuse de se plier aux règles et aux demandes des adultes. 4. Embête souvent les autres délibérément. 5. Fait souvent porter sur autrui la responsabilité de ses erreurs ou de sa mauvaise conduite. 6. Est souvent susceptible ou facilement agacé par les autres. 7. Est souvent fâché ou plein de ressentiment. 8. Se montre souvent méchant ou vindicatif. Je jure que je n'invente rien. Comme d'avoir écrit ceci me donne au moins quatre des critères cités, pour me calmer, je me lève et regarde par ma fenêtre les enfants qui jouent dans la cour. Et soudain, mon regard à leur rencontre se fait soupçonneux. J'en vois au moins trois que je diagnostique aussi. Et toc (aïe, ça m'a échappé!).

Et les TDC, alors ? Je vous fais grâce, et ne les cite pas tous, d'autant que là, il y en a quinze, de critères. Mais il suffit d'en avoir trois. Alors, trois d'entre eux : A pénétré par effraction dans une maison, un bâtiment ou une voiture appartenant

à autrui. (Plus loin on lit : « En avançant en âge, les jeunes peuvent détruire du matériel de plus en plus coûteux et utile à leur communauté : incendies d'automobiles et d'écoles). Ment souvent pour obtenir des biens ou des faveurs ou pour échapper à des obligations. Fait souvent l'école buissonnière, et cela a commencé avant l'âge de treize ans.

On s'interroge longuement sur les liens qui peuvent exister entre ces trois « maladies ». Mais cette interrogation est toujours statistique. Jamais il n'est question du lien dynamique qui pourrait exister. Par exemple on ne se demande pas si quelqu'un qui se fait toujours rabrouer parce qu'il touche à tout ne finit pas par être en colère et être tenté de brûler l'école dans laquelle il en a tant bavé et la voiture du concierge qui était toujours après lui.

D'où ça vient, tout ça ? Bien sûr, il y a l'environnement. Dans les quartiers « difficiles », ça craint. Il y a l'hérédité. Si Papa et Maman ne sont pas nets, ou s'embrouillent souvent, ça craint aussi, d'où la nécessité de les avoir à l'œil.

Et c'est important, car cet enfant, il finira mal, puisque « ces études ont montré que les enfants qui présentent plusieurs symptômes de troubles de conduite sont à haut risque de développer des problèmes d'adaptation sociale : échec scolaire, rejet par les pairs, sexualité précoce, promiscuité sexuelle, tabagisme, consommation et abus d'alcool et de drogues, participation à des gangs délinquants, dépression, idées suicidaires, grossesses précoces, problèmes d'intégration sur le marché du travail, problèmes de santé physique. » On voit d'ici la catastrophe qui s'annonce, surtout, entre parenthèses, que le marché du travail n'est pas vraiment florissant, par exemple. Sarkozy n'en espérait pas tant. Il faut « surveiller et punir » comme disait, qui déjà ?

Heureusement, il y a la génétique qui, avec l'aide de la police, viendra à notre secours. Au passage, on fera quelques comparaisons, d'ailleurs peu concluantes, mais ça viendra, avec les comportements animaux. Ah, la génétique ! Grâce à elle on finira par avoir la réponse à tous les problèmes. Au passage, je demande instamment qu'on fasse une étude précise du patrimoine génétique de M. Sarkozy et des auteurs du rapport. Je suis sûr qu'on trouverait des choses bizarres. Chez moi aussi, probablement. En attendant, on déplore profondément que ces études soient faites sur un nombre de sujets à vrai dire assez peu significatif. Il en est de même pour les recherches neuro-anatomiques. Ainsi « des données intéressantes font état d'une diminution significative de l'onde P 300 chez les adolescents présentant un trouble de la conduite »... Le temps n'est pas encore venu, mais il viendra, où tous les enfants venant consulter seront passés à l'IRM. Et d'ailleurs tous les enfants, d'une manière générale, afin que les résultats soient encore plus significatifs. Ce n'est pas cela qui arrangera les affaires de la Sécurité sociale, mais la science mérite bien quelques sacrifices qu'offriront volontiers les plus pauvres, qui ne pourront consulter pour une grippe, faute de sous, mais qu'on passera à l'IRM.

Ce n'est pas tout de disséquer et de catégoriser, il faut aussi guérir. Et pour ça il faut s'y prendre tôt. On l'a vu, le mal est dans le fruit, d'autant plus menaçant qu'il est à l'intérieur des individus et ne se rattache à aucune signification qu'on pourrait relier, par exemple, à une situation globale de la société, à la pauvreté, au rejet, au mépris porté sur des êtres humains, mépris dont témoigne assez une telle enquête qui dénie tout sens, toute dynamique à des comportements a priori jugés maléfiques. Un mal qui

ne se rattache pas non plus à l'histoire des personnes, à leur révolte, à leur tristesse, à quelque émotion que ce soit, à quoi, il n'est fait évidemment aucune allusion.

Donc, les petits sauvages, il faut les prendre à la naissance. Avant, même, puisqu'il faut déjà surveiller les mères, les pères quand il y en a, les sœurs et les frères, les copains, le quartier. Parce que les troubles de la conduite, c'est prouvé, sont reliés à « l'absentéisme, aux incivilités à l'école et à l'échec scolaire » ! Il faut donc dépister, et cela dès 36 mois, c'est-à-dire 3 ans, afin de repérer les « tempéraments difficiles » ! Pour ça, il y a des tests. Enfin, il n'y en a pas encore, mais il faut s'y mettre en traduisant, par exemple, les tests américains qui ont fait leurs preuves là-bas, comme on devrait le voir à la diminution des troubles de la conduite – qu'on n'y constate pas.

Une fois cela fait, tous unis, psychologues, enseignants, éducateurs, flics et juges, nous pourrions alors nous mettre à l'œuvre et, auprès de la famille, du quartier, des copains, etc., tester les programmes de remédiation qui malheureusement n'existent pas en français, mais ça viendra, il suffira de traduire les programmes américains dont l'un s'intitule joliment « Big Brother/Big Sister of America ». Et, bien sûr, on cherchera des molécules, ce qui fera le bonheur des entreprises pharmaceutiques⁵.

On peut quand même relever que, sous une apparence de rigueur scientifique, il n'est jamais fait état, par exemple, de la nature ni de l'étendue des échantillonnages cités.

J'arrête ici sur ce point. J'ai beaucoup souffert à la lecture de ce pensum indigeste, empli d'a priori jamais désignés

5. Une pétition circule contre ce rapport. On peut la trouver en ligne sur le site : www.pasde0deconduite.ras.eu.org/index.php

comme tels et de certitudes pseudo-scientifiques. Ça m'a mis très en colère. J'espère que les vrais scientifiques qui s'intéressent aux sciences cognitives sauront en rejeter la prétention et l'hypocrisie. J'espère aussi que les psychologues formés aux pratiques cognitivistes se souviendront qu'il n'est jamais possible d'aider un enfant qui n'en manifeste pas le désir.

Naissance, renaissance. Rédemption, expiation

Passons à des choses plus sérieuses. Contre les faux savants, larbins du pouvoir policier, j'invoque les mânes des poètes et des philosophes. Par exemple de Shelley, cet éternel adolescent ou même, tiens, celles de Victor Hugo qui a fait de Gavroche, visiblement atteint de TDC, un héros républicain. Et aussi d'Hannah Arendt, je m'y attarderai un peu. J'invoque surtout la vie, évidemment absente de cette dissection, et qui frémit à travers le corps et l'esprit de tout enfant, quitte à s'éteindre parfois, trop souvent, sous les cendres de la résignation ou du désespoir. Une vie que je n'ai pas besoin de défendre, car elle se défend d'elle-même, contre les pseudo-savants.

«Chaque nouvelle naissance est comme une garantie de salut dans le monde, comme une promesse de rédemption pour ceux qui ne sont plus un commencement», écrit Hannah Arendt dans son *Journal de pensée*⁶. C'est une réflexion qu'on retrouve sous diverses formes dans son œuvre. Ce qui lui inspire ici cette pensée, c'est l'audition du *Messie* de Haendel et donc la nativité du Christ qui n'est pas comprise ici dans son sens spécifiquement chrétien. Ce qui est en cause, c'est la naissance, et toute

naissance, c'est-à-dire tout commencement. À chaque fois, c'est l'histoire du monde qui commence à nouveau et que va vivre, dans son corps et dans son esprit le nouveau-né. Qu'on le voie exercer ses fonctions vitales, puis ses membres. Quelle force, la plupart du temps, contre tout ce qui pourrait peser vers le bas, vers la mort ! Et ça continue. Quoi de plus bouleversant que les premiers regards d'un enfant, que ses premiers pas, ses premiers essais de contacts avec les autres ! Puis de sa curiosité inlassable, y compris dans la plupart des cas pour les activités intellectuelles. Puis, plus tard, de la découverte de la sexualité. Tout ceci au milieu des hésitations, des craintes et des désirs. Quelque chose, qui est peut-être la vie même, pousse ainsi vers une vie toujours plus ample et plus riche de possibilités. Et puis, ça s'arrête. Plus ou moins tôt. Souvent, ce qui s'arrête d'abord, c'est la curiosité intellectuelle. Et il semble bien que ce soit souvent en lien avec une scolarité qui refuse cette curiosité naturelle pour tenter de lui substituer le goût de la compétition, de la réussite sociale et, pour cela, les apprentissages formatés. Quand ça marche, c'en est fini de l'enfance, et l'on se retrouve jeune cadre dynamique, soucieux de sa carrière. Malgré la pression scolaire, certains parviennent à conserver intacte cette curiosité. Ce ne sont pas forcément les «bons élèves».

Hannah Arendt parlait de rédemption. Pour conserver le même langage qui n'est que métaphorique, que s'est-il passé pour qu'aujourd'hui ce qui nous vient des enfants, d'abord de ceux des «quartiers difficiles», mais aussi des nôtres, et des enfants en général, dont on a vu qu'ils étaient décrits comme recelant une menace, prenne la forme plutôt d'une expiation ? Lorsqu'ils brûlent les voitures, mais aussi les écoles, ou les bibliothèques, que nous font-ils payer

6. Hannah Arendt, *Journal de pensée*, T. I, Paris, Seuil, 2005, p. 231.



par là ? Par la dérision et la destruction, ne brûlent-ils pas devant nos yeux, l'image d'une société que nous leur présentons, désirable, perverse et inaccessible ?

Je ne veux pas, comme tant d'autres, tenter une explication de comportements et d'évènements auxquels je n'ai pas participé. Je voudrais simplement ici, dire ce qu'ils m'évoquent, ce qu'ils font naître en moi. Toutes les explications sociologiques (chômage, ghettos), politiques ou psychologiques (foyers dissociés, disqualification de l'image paternelle, etc.) me semblent singulièrement réductrices dans la mesure où il s'agit d'un discours sur l'autre et non avec lui. Un autre qui ne nous est pourtant pas si étranger que ça... Je cherche quelque chose comme la compréhension, et non l'explication. Par exemple, l'explication par la misère matérielle me paraît largement insuffisante. D'abord, il s'agit d'une misère toute relative, qui n'a rien à voir, par exemple avec celle qui règne en Afrique. Car, ces petits, on les choie : allocations, stages bidons, ZEP, les médias qui se penchent sur eux... Que veulent-ils de plus ? Justement, ils ne

nous demandent plus rien. Je me souviens d'une interview télévisée où le journaliste demandait à un gamin brûleur de voitures ce qu'il voulait. Certes, ce genre de témoignages peuvent être bidonnés, et la réponse donnée n'est peut-être pas vraie, mais elle est en tout cas vraisemblable et corrobore ce que j'en ai pu entendre par ailleurs : « Je ne veux rien, je suis bien comme ça ! ».

Ce n'est pas la pauvreté dans laquelle on vous confine qui est le plus intolérable, c'est le mépris dont elle n'est que la manifestation. Et ce mépris se manifeste d'abord par le fait qu'on n'attend rien de vous. À l'inverse de ce que Hannah Arendt disait de tout ce que pouvait représenter l'enfance d'attente et d'espoir, d'eux on n'attend rien. Si toute naissance lui évoquait la naissance d'un Christ multiple et rédempteur, les enfants d'aujourd'hui représentent-ils la naissance du Diable ? Ils sont posés là, comme des déchets qu'on nourrit par charité, ou pour être tranquille. Si, pourtant, on leur montre ce qu'on attend d'eux : champions de foot, rappeurs à succès (un peu contestataires, ça sert de défouloir). Il en est même qui réussissent : on a vu ainsi des chefs d'entreprise issus des « quartiers ». En général, d'ailleurs, des entreprises de gardiennage... Affriolantes perspectives ! Quand reconnaîtra-t-on que le travail n'est plus aujourd'hui la valeur principale permettant la reconnaissance de qui que ce soit, puisque son importance, dans la production de ce qui est nécessaire, est beaucoup moins grande ?

Je prétends, moi, que les enfants des quartiers nous ont beaucoup apporté en brûlant les voitures !

Certes, ils ne parlent pas. Ou ils laissent parler à leur place les gens sérieux, politiques, sociologues, etc., ou, dans le meilleur des cas, représentants d'associations issus d'eux-mêmes.

Encore faudrait-il s'entendre sur ce qu'est le langage.

« Agir, c'est parler de quelque chose avec les autres [...] Tous les moyens de la violence sont des moyens pour remplacer la parole ou pour la rendre superflue⁷. » Et Louise Michel, que je cite ici de mémoire : « Ceux qui n'ont pas la parole souffrent plus que les autres. Ils étouffent de leur malheur. »

Ils ne parlent pas ? Mais la façon dont ils se manifestent est en elle-même, un langage. Ils disent la dérision et le jeu. Ce langage fut aussi le nôtre, l'aurions-nous oublié ? Ne saurons-nous pas le trouver au fond de nous-mêmes ?

Je sais, par ailleurs qu'en d'autres circonstances, ou pour exprimer d'autres choses, ils s'expriment comme vous et moi, avec peut-être parfois un peu plus d'hésitations. Il se pourrait par conséquent que ce qu'ils ont à exprimer soit, d'une certaine façon, indicible, sous peine d'être trahi. Et qu'à vouloir à tout prix qu'ils utilisent, en ces circonstances, le langage policé qui est celui du monde dans lequel nous nous mouvons et mentons, nous faisons, en quelque sorte, preuve de colonialisme. Je ne fais pas ici allusion à une supposée origine ethnique, mais au fait qu'il y a violence à vouloir imposer à l'autre, pour accepter de l'entendre, qu'il utilise le langage et les mots que nous disons valables. Ainsi, jadis les Occidentaux ont voulu imposer,

7. *Ibid.*, p. 370.

8. J'écris cet article alors que se déroulent les manifestations contre le CPE. Ces jeunes gens-ci acceptent de donner une image bien policée en laissant parler pour eux des leaders dont les expériences antérieures enseignent qu'on a de bonnes chances de les retrouver au bureau d'un parti politique. Et ces leaders prennent grand soin de désigner dans leurs rangs les « casseurs » qui pourraient gâcher leur beau mouvement. Y a-t-il une jonction possible entre ceux qui craignent qu'on leur ôte leur espoir de réussite et ceux qui, dès la naissance n'ont jamais eu aucun espoir de reconnaissance ? Peut-être...

sans contrepartie, aux colonisés d'apprendre leur langue. À l'inverse, Louise Michel, en exil en Nouvelle-Calédonie, apprenait d'eux le langage des Kanaks dans le même temps qu'elle leur apprenait le français. Ainsi a-t-elle pu partager avec eux le drapeau de la Commune⁸.

*

Les enfants sont devenus synonymes de peur, soit que nous ayons peur pour eux, soit que nous ayons peur d'eux. Triste époque...

Et pourtant, il suffirait de nous souvenir. Cette peur, nous l'avons connue jadis. C'est la même que lorsque nous avons trois et quinze ans. Elle est restée nôtre. Cette limite n'est donc pas définitive et nous pouvons avec aisance et en jouant la traverser, aller au-delà ou en deçà et en revenir.

Quand nous aurons grandi et serons redevenus des enfants, nous brûlerons les voitures. Toutes les voitures, à commencer par les nôtres. Les écoles, aussi, et tout ce que nous y aurons appris de soumission craintive et de fausses valeurs : la compétition, la réussite, il n'y a pas de place pour tout le monde, etc. Cela fera un immense feu de joie. Nous y brûlerons de toutes nos passions, mêlées et cependant distinctes. D'autres lieux de savoir et de plaisir surgiront alors. Par un phénomène que je ne m'explique pas, mais dont j'ai la certitude, cet immense feu reconstituera même la couche d'ozone que nous avons détruite. Et, tenez, nous inviterons même M. Sarkozy pour qu'il danse et crie nu parmi nous. Alors seulement, nous pourrions parler et recommencer ensemble le monde. Nous recommencerons la vie.

Alain Thévenet